

Le Mouvement des études historiques dans le Nord

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

DU MOUVEMENT DES ÉTUDES HISTORIQUES DANS LE NORD.

I.

À M. de Salvandy, Ministre de l'instruction publique.

Il y a dans la vie des historiens de Danemark un fait remarquable, c'est la tendance uniforme, la tendance nationale qu'ils ont tous suivie dans leurs œuvres. Les hommes qui se sont le plus distingués par leur érudition, les hommes qui ont pénétré avec une patience infinie dans les dédales des vieilles traditions ; ceux qui ont les premiers ouvert le sillon de la science dans les temps passés, et ceux qui l'ont agrandi, Saxo, Hvitfeld, Worm, Gram, Langebek, Suhm, Holberg, tous ces hommes-là ont travaillé à l'histoire de Danemark. Les poètes aussi ont été entraînés par le même sentiment de nationalité ; Ewald a pris pour sujet de tragédie les récits de l'Edda et les récits des sagas ; Œhlenschlæger a parcouru dans ses drames tout un cycle historique et un cycle mythologique, et dans ses comédies, comme dans ses autres poèmes, Holberg n'a jamais cessé d'être essentiellement danois. Plusieurs de ces hommes, qui se sont ainsi dévoués exclusivement à la cause de leur pays, ont pourtant voyagé en pays étranger. Ils ont étudié les annales, la poésie, l'histoire des autres peuples ; mais ils sont revenus sur leur terre natale, et ils y sont

restés. Peut-être ont-ils compris que les grands états du midi de l'Europe auraient toujours assez d'historiens, et que leur devoir à eux était de ne pas oublier l'humble contrée du Nord où ils avaient reçu le jour. Peut-être aussi qu'ils ont été entraînés dans leurs tentatives, soutenus dans leur travail par la difficulté même qu'ils y trouvaient, par la vague étendue des traditions qu'ils cherchaient à explorer et l'obscurité qui les enveloppe. Il y a un grand charme à s'en aller ainsi, à travers les temps anciens, chercher un fait qui doit servir de base à l'édifice des temps modernes, et plus l'obscurité est grande et le chemin pénible, plus aussi le but qu'on cherche dans le lointain offre d'attraits à celui qui croit l'avoir entrevu. L'antiquaire, dans ses explorations, ressemble au navigateur. Comme lui, il a pour mission de découvrir des parages parfois à peine indiqués, parfois totalement inconnus ; comme lui, il n'a souvent pour se guider dans ses longues nuits de voyageur qu'une lueur incertaine, un rayon fugitif ; comme lui, il est exposé à dévier de sa route, à se briser sur un écueil. Mais l'heure où le succès couronne sa persévérance, l'heure où il voit poindre l'aurore qui éclaire l'objet de ses découvertes, où il s'écrie : Terre ! terre ! est une heure de ravissement, au prix de laquelle il pourrait encore passer par les mêmes fatigues, s'exposer aux mêmes périls.

Quoi qu'il en soit des motifs qui ont porté les savans de Danemark à s'occuper presque exclusivement de leur pays, le fait est que peu de nations peuvent se vanter, comme celle-ci, d'avoir amassé autant de documens anciens, autant de traditions historiques, et cependant l'histoire primitive de Danemark n'a pas encore été faite, c'est-à-dire établie sur des bases certaines, et probablement elle ne le sera jamais. Le christianisme ne fut établi dans ce royaume que vers la fin du x siècle. Les cloîtres, ces pre-

mières archives de l'histoire, ces premiers refuges de la science, ne datent que du xi siècle. Pour décrire l'époque païenne, il ne reste que deux sortes de documens, les sagas islandaises et les monumens Scandinaves, c'est-à-dire les pierres servant aux assemblées du Thing, les autels de sacrifices, les pierres runiques, les tombeaux. Ces monumens sont moins nombreux ici qu'en Suède et en Norvége ; cependant il en existe encore une assez grande quantité, dispersés à travers la Seelande, la Jutlande, le Holstein, et les antiquaires les ont explorés avec zèle. Un archéologue en compte plus de quatre mille dans les diverses provinces de Danemark. La terre de Leire, la demeure des vieux rois, est le sol classique de cette antiquité Scandinave. Ces monumens sont les derniers vestiges d'une époque barbare sur laquelle nous n'avons que de vagues traditions. Ce sont les témoins authentiques de ce qui se faisait dans les siècles passés. Ils peuvent dire, au savant qui les interroge, les mœurs, la religion, les coutumes des premiers habitans du Nord.

Ce qu'on appelle Thingsted est une enceinte de pierres grossièrement taillées. C'est là que le peuple s'assemblait pour délibérer sur ses intérêts. C'est là qu'on proclamait le cri de guerre ; c'est là qu'on jugeait les procès ; c'était là aussi le lieu réservé pour les duels sanglans. Dans le district d'Arrhuns, on voit encore une de ces enceintes formées par sept grandes pierres. La tradition populaire dit qu'il y avait là jadis sept hommes qui furent changés en pierres pour avoir prêté un faux serment.

Les autels servant aux sacrifices se composaient d'une large pierre aplatie à sa surface, élevée à quelques pieds du sol et posée sur sept autres pierres taillées en pointe. Il existe, près de Skalstrup, un autel qui a trente pieds de long. On dit que c'était la

pierre d'holocauste des rois de Leire. Ils faisaient là un sacrifice tous les ans, tous les trois ans, tous les neuf ans. Celui-ci était le plus atroce et le plus solennel. On immolait alors neuf garçons, neuf filles, neuf chevaux, neuf chiens, neuf coqs.

Le Steenkammer (salle de pierre) est une espèce de grotte élevée à quelques pieds du sol, et formée par une quantité de pierres taillées régulièrement, serrées l'une contre l'autre, et recouvertes de pierres plus larges. Du côté de l'est, la grotte est ouverte, et une pierre enfoncée dans le sol sert de seuil. On pense que ces steenkammer étaient réservées aux cérémonies mystérieuses. Un prêtre danois, M. Freglesang, dit qu'elles ressemblent beaucoup aux sanctuaires d'idoles, aux sanctuaires grossiers, mais imposans, qu'il a vus dans l'Inde.

Mais, de tous ces monumens, les plus curieux à étudier sont les collines tumulaires et les grottes souterraines, qui servaient de tombeau quelquefois à toute une famille, quelquefois à une peuplade entière. Dans la Seelande, on voit encore une de ces collines, qui a plus de deux cents pieds de long. Ailleurs, on trouve assez souvent trois tertres de gazon réunis l'un à l'autre. Le premier servait peut-être de sépulture au guerrier ; autour de lui on ensevelissait sa famille et ses compagnons d'armes.

« Les païens nos ancêtres avaient, dit Thorlacius, trois espèces de tombeaux : Haugr, Kuml, Dys. Le premier est spacieux, élevé et construit avec soin : au dehors, il est recouvert de gazon ; au dedans, on trouve une caisse de pierre (steenkiste) de forme carrée, mais plus longue que large. C'est là qu'on déposait ou les os du mort, après qu'il avait été brûlé, ou l'urne dans laquelle on recueillait ses cendres. Quelquefois aussi on ne brûlait pas les morts ; on les enterrait là assis sur une pierre en forme de vais-

seau ou en forme de chaise, comme s'ils devaient encore naviguer à travers l'Océan ou présider aux banquets. Ces tombeaux étaient réservés aux hommes riches et puissans, et des pierres élevées à leur sommité, parfois des inscriptions runiques, les signalaient à l'attention des passans.

« Le second, le Kuml, moins large, moins apparent, mais également couvert de gazon, était le tombeau des paysans.

« Le troisième était réservé aux esclaves, aux malfaiteurs, aux prisonniers de guerre. Ces hommes qui subissaient, après la mort, la proscription qui les avait frappés pendant leur vie, étaient jetés dans une fosse. On amassait quelques pierres sur leur cadavre, et tout était dit. »

On a trouvé, dans ces tombeaux, des squelettes, des urnes cinéraires, des ossemens d'animaux, des armes en pierre ou en bronze, et quelques bijoux en or. Tous remontent à un temps très reculé, et ceux où l'on n'a trouvé que des instrumens en pierre, datent sans doute d'une époque antérieure même à l'invasion des Goths, car les Goths connaissaient l'usage du fer.

En fouillant dans ces collines tumulaires, dans ces cercueils de roc, en recueillant les ossemens et les crânes qui s'y trouvent, la science anatomique parviendrait peut-être à jeter quelques rayons de lumière sur une question que ni les historiens ni les philologues n'ont encore éclaircie. Peut-être qu'en examinant le type de toutes ces têtes conservées dans les tombeaux, on pourrait déterminer à quelle race elles appartiennent. Peut-être pourrait-on savoir par là quelles étaient les premières tribus du Nord, quels étaient ces Jettes, ces Troldes, ces Alfes, dont parlent confusément les sagas, et si ce pays n'a été occupé avant la migra-

tion d'Asie que par une seule race, ou par plusieurs. Un professeur de Copenhague, M. Eschricht a publié dernièrement, sur ce sujet, une intéressante dissertation. Il a fait un examen attentif de deux crânes trouvés en Danemark. Le premier porte tous les traits caractéristiques de la race caucasienne ; le second est remarquable par sa grosseur, et semble avoir appartenu à un corps de géant.

Cette dissertation de M. Eschricht n'est en quelque sorte qu'une indication de travail. Avant de hasarder une hypothèse sur une question aussi difficile, il faudrait faire de longues études, de grandes recherches. Les savans du Nord sont assez hardis pour les entreprendre.

Les sagas islandaises présentent une source d'observations plus vaste et plus féconde. Les unes remontent par la tradition à une époque très éloignée ; les autres ont été faites en présence des hommes dont elles racontent la vie et des évènemens qu'elles dépeignent. Les Islandais étaient, comme les Arabes, d'intrépides aventuriers et d'infatigables conteurs. L'été ils partaient pour les côtes étrangères ; l'hiver, ils revenaient dans leur demeure, ou s'arrêtaient dans la maison des jarl. Là, ils racontaient leurs navigations lointaines, leurs guerres de pirates, leurs combats. Ils décrivaient les lieux où ils s'étaient arrêtés, et les héros qu'ils avaient vus. Toute l'histoire du Nord a été faite ainsi par ces coureurs d'aventures, qui avec leurs frêles bateaux s'en allaient aborder un jour à Leire et un autre jour à Drontheim. Les contes du pirate ont passé de bouche en bouche. Ils ont été répétés au foyer de famille, aux séances de l'Althing. Puis l'écrivain est venu, qui les a recueillis d'après la tradition vivante et les a transcrits. C'est donc là que les historiens de Danemark doivent puiser leurs pre-

miers documens ; c'est là le miroir où se reflète l'époque païenne ; c'est le panthéon où chaque homme célèbre a sa statue, et chaque évènement son inscription. L'Islande a été pour le Nord comme une de ces bibliothèques que l'on bâtit à l'écart, pour les mettre à l'abri de tout contact étranger. Elle a gardé fidèlement le dépôt qu'elle avait reçu, et le rend aujourd'hui à ceux qui le lui ont confié.

Mais, dans cette riche collection de sagas, il n'y a ni ordre chronologique, ni succession de faits. Ce sont des tableaux dessinés avec énergie et revêtus de vives couleurs, mais des tableaux épars. Ce sont les scènes de la vie privée plutôt que les grands drames de la vie sociale. Ce sont des biographies d'individus, parfois admirablement faites, mais ces biographies ne constituent pas l'histoire d'une nation. Les Islandais, à qui nous devons tous ces récits, souvent si vrais et souvent si étranges, n'ont sans doute guère songé à ce que nous appelons aujourd'hui écrire l'histoire. Ils aiment à conter, à entendre conter, mais il n'y a dans leurs contes ni recherches ni efforts. Ils disent ce qu'ils ont vu ou appris, et ils ne vont pas au-delà. Si une fois il leur survient une bonne bataille, c'est le premier chant de leur épopée ; s'ils rencontrent un vrai pirate, c'est là leur héros. À travers toute une époque, ils ne distinguent qu'un fait, et dans tout un pays ils ne voient qu'un homme. Ainsi ils ont entassé évènemens sur évènemens, biographies sur biographies, sans se soucier jamais de rattacher à un même lien tous ces récits décousus, de les classer et de les coordonner. Outre ces sagas où le voyageur retrace fidèlement ses voyages, ses aventures, et qu'on peut appeler sagas historiques, il existe encore des sagas poétiques où l'histoire se mêle à la fable, et des sagas mythiques dans lesquelles un récit de guerre ou d'amour n'est autre chose qu'un symbole. La tâche de

l'historien est de s'avancer au milieu de ce labyrinthe confus, de discerner la vérité de la fiction, le mythe religieux de l'évènement réel, de prendre tous ces contes sans suite, tous ces faits sans date, et d'en composer un tableau suivi, une histoire réglée d'après l'ordre chronologique. La tâche est immense, et quand on en comprend toutes les difficultés, on doit rendre hommage à la persévérance avec laquelle les savans du Nord ont poursuivi un tel travail, et aux résultats qu'ils en ont obtenus.

D'après les documens écrits, on sait qu'à partir de l'époque où naquit Jésus-Christ, le peuple danois a occupé la contrée qu'il habite aujourd'hui et une partie de la Suède, la Scanie et le Bleking. Mais il n'y a point de date certaine à établir sur l'histoire de cette époque ; il n'y a que des hypothèses.

La plus ancienne relation que l'on ait sur le Nord, est celle de Pythéas de Marseille, qui vivait trois cents ans avant Jésus-Christ. Il raconte qu'il y a une terre qu'on appelle Thulé qui est située au nord, à six jours de distance de l'Angleterre, et où l'on a six mois de nuit et six mois de jour continuel. L'air de cette contrée est si froid, que l'on n'y trouve point de fruits, et que peu d'animaux peuvent y vivre. Les habitans se nourrissent de gibier, et quelques-uns d'entre eux font une boisson avec du grain et du miel.

Pythéas raconte encore qu'une race d'hommes nommée Gutons (peut-être les Goths qu'on appelait en Norvége et en Suède Juter) habite une terre submergée parfois par l'Océan et une île éloignée de cette terre à une distance d'un jour de navigation. La mer y jette, au printemps, une quantité d'ambre que les habitans vendent à leurs voisins les Teutons.

Quelles sont ces contrées dont parle le voyageur ? C'est une question que les savans du Nord ont déjà beaucoup discutée sans pouvoir définitivement la résoudre. Il est probable cependant que cette Thulé mentionnée par Pythéas est la Norvége, et la contrée habitée par les Gutons doit être une des côtes de la mer Baltique.

Les écrivains romains ne donnent que très peu de renseignemens sur le Nord. Rome, qui subjugua tant de peuples, ne put subjuguer la partie septentrionale de l'Allemagne, et l'armée qui avait franchi le Rubicon ne traversa pas l'Elbe. Pendant leurs longues guerres avec les tribus germaniques, les Romains apprirent pourtant à connaître non-seulement ces peuples intrépides et barbares, dont Tacite a décrit les mœurs, mais ils recueillirent encore quelques notions sur les contrées situées au-delà de l'Elbe et sur leurs habitans. Soixante et dix ans après la naissance de Jésus-Christ, Pline l'ancien nomme l'île de Scandinavie. Dans le siècle suivant, Ptolémée le géographe, qui avait à sa disposition les trésors de la bibliothèque d'Alexandrie, parle de la Scandia. À cette époque, les Romains se représentaient la Norvége, la Suède et une partie du Danemark, comme une grande île. Ptolémée dit qu'il y a là six races de peuples. Le nom des quatre premiers n'a pas encore été expliqué, mais les deux autres, les Gutes et les Damiones, sont vraisemblablement les Goths et les Danois. Jornandès, au vi siècle, donna, dans ses Rebus gothicis, plusieurs notions intéressantes sur l'histoire ancienne du Nord. Au xi siècle, Adam de Brême, dans son histoire de l'église, écrivit sur le Danemark quelques pages qui méritent d'être étudiées, et, en remontant deux siècles plus haut, on trouve encore des documens assez intéressans dans la vie de saint Ansgar, missionnaire, racontée par Remberth, archevêque de Hambourg.

Mais le premier qui entreprit d'écrire l'histoire de Danemark est Saxo Grammaticus, secrétaire de l'évêque Absalon. Il connaissait, par la tradition, les chants des scaldes, les sagas islandaises. Il comprit très bien la nécessité de donner à son livre le caractère d'ordre et d'unité qui manquait aux sagas. Il essaya de remonter jusqu'au premier souverain de Danemark, et d'indiquer, l'un après l'autre, tous ses successeurs. Mais il était d'une nature trop poétique pour ne pas se laisser aller aux charmantes fictions répandues, à cette époque, dans le Nord. Il adopta sans difficulté toutes les fables merveilleuses qui lui furent contées, et il y mêla les chants des scaldes qu'il avait appris. Les onze premiers livres de son histoire ne sont que des sagas disposées avec art, écrites avec talent, mais dénuées de critique. À partir du règne de Gorm, c'est-à-dire du ix siècle, il écrit d'après des renseignemens plus positifs, et les sept derniers livres de son ouvrage peuvent être regardés comme authentiques. Malgré ses inexactitudes, il restera à tout jamais illustre dans les annales de Danemark. Il a conservé à sa nation des documens précieux, des chants de scaldes qui, sans lui, seraient peut-être perdus. Une moitié de son livre est une épopée très animée et très dramatique de l'époque païenne ; l'autre sert de base à l'histoire moderne. Le style de cet ouvrage lui donne encore un charme de plus : c'est un latin pur et élégant qui fait un singulier contraste avec le latin barbare qu'on employait dans ce temps-là. On s'aperçoit, en le lisant, que Saxo connaissait les modèles de l'antiquité. Cependant il est à regretter qu'il n'ait pas écrit son livre en danois ; ce serait aujourd'hui un monument philologique d'un grand prix. Les fragmens de poèmes islandais qu'il a mêlés à son récit, n'auraient pas été altérés par la version danoise, comme ils l'ont été par la version latine. Enfin cet ouvrage eût acquis, en Danemark, une rapide po-

pularité, et peu s'en est fallu qu'il ne tombât dans un éternel oubli. Le peuple ne fit aucune attention à ce livre, écrit dans une langue qu'il ne comprenait pas. Les savans seuls le lurent et en firent des copies, mais des copies peu nombreuses. On sait qu'au XVI siècle, il n'existait plus, en Danemark, qu'un seul exemplaire de Saxo. L'archevêque de Lund le donna à Ch. Petersen, qui l'emporta dans son voyage en France et le fit imprimer, en 1514, à Paris. Au XV siècle, Thomas Gheymers en faisait des extraits, comme il eût pu faire d'un classique grec ou romain. Mais en 1575 il fut traduit en danois par Vedel ; il l'a été depuis par Grundtrig, et les paysans de la Seelande peuvent lire aujourd'hui ces annales nationales.

Un contemporain de Saxo, Svend Aggesen, plus connu sous le nom de Sveno Aggonis, écrivit aussi une histoire de Danemark. Il était ou secrétaire d'Absalon, ou chanoine à Lund, et il suivit, comme Saxo, l'impulsion que lui donna son évêque. Mais il ne nous a laissé qu'un compendium fort court et fort sec, et il s'est lui-même incliné humblement devant l'œuvre de son rival.

En parlant de ces premiers historiens du Nord, je devrais parler aussi d'Are Frode, le savant prêtre islandais, et de Snorre Sturleson, l'auteur de cet admirable ouvrage qu'on appelle Heimskringla. Mais l'ouvrage d'Are, le Laudnamabok, n'est qu'une histoire d'Islande, et celui de Snorre est spécialement consacré à la Norvége.

Il y a un abîme entre le livre de Saxo et ceux de ses successeurs. Pendant l'espace de quatre siècles, la muse de l'histoire s'assoupit en Danemark ; pendant quatre siècles, on ne vit apparaître que des légendes de couvent, des chroniques de moines. Ces hommes, qui employaient un latin corrompu, avaient un pro-

fond dédain pour leur langue maternelle. Ils l'abandonnaient au peuple comme un idiome indigne d'eux, et le peuple n'était pas en état de la développer. Ainsi elle resta dans les langes de l'enfance, oubliée des savans, mais chérie de la foule ; elle murmura sous le portail de l'église de village, sous le toit du laboureur, les naïfs accens du Kœmpeviser ; mais les poètes du grand monde ne lui confièrent point leurs inspirations, et la science ne la prit pas pour interprète.

Au xvii siècle, Chrétien IV nomma tour à tour huit historiographes royaux, et pas un d'eux, dit un critique moderne, n'était en état d'écrire un livre d'histoire en danois. Pontanus et Meursius écrivirent donc en latin. Hvitfeld, qui n'avait pas l'honneur d'appartenir au noble corps des historiographes privilégiés, rendit plus de services qu'eux tous par ses Annales. C'était un homme très instruit et très modeste. Il écrivit, comme il le dit lui-même, simplici calamo, entraîné par un sentiment d'amour pour sa patrie, par le désir de la faire connaître et de la faire apprécier, plutôt que par l'espoir de s'acquérir un nom illustre. Son livre, dont Gram a fait ressortir le mérite, tout en indiquant quelques-unes des principales erreurs dans lesquelles l'auteur était tombé, peut être compté au nombre des ouvrages historiques les plus importans qui existent en Danemark. Comme chancelier du royaume, Hvitfeld avait sa libre entrée aux archives. Il a rassemblé, avec beaucoup de soin, des actes officiels, des pièces authentiques, et les a imprimés textuellement.

Tous les historiens danois du moyen-âge prirent Saxo pour guide et le suivirent dans ses théories. Il ne pouvait en être autrement tant qu'on n'essayait pas de remonter à la source à laquelle Saxo avait puisé, tant qu'on n'étudiait ni la langue, ni la littéra-

ture islandaise. Cette étude date du xvii siècle. Alors Clausen traduit en danois l'œuvre de Snorre ; alors Arngrim Johnson travaille à recueillir les documens historiques de l'Islande. Ole Worm étudie les anciens monumens danois, et pose les bases de l'archéologie du Nord. Bartholin écrit son livre sur les antiquités, et Torfesen soumet à une critique sévère les sagas ; il les compare l'une à l'autre, il en extrait le fait réel, le fait historique, et les classe d'après l'ordre chronologique. Plusieurs des faits qu'il établit comme certains ne sont que des hypothèses, mais des hypothèses soutenues par le raisonnement et basées sur des probabilités. Son histoire de Norvége et sa série des rois de Danemark ont été déjà, sur plusieurs points, vivement combattues par les savans. Mais il est le premier qui ait porté le flambeau de la critique dans les récits souvent fictifs, souvent confus des sagas. Il a dépassé, par l'étendue de ses recherches, les travaux de ses devanciers, et il a montré le chemin à ses successeurs.

Tout ce mouvement du xvii siècle est très beau. Le peuple se retourne vers son histoire lointaine, comme l'homme arrivé à l'âge mûr se retourne vers les souvenirs de son enfance. On lui raconte la vie de ses pères, et il la suit avec intérêt dans toutes ses phases de gloire et dans toutes ses heures d'orage. Les sagas, long-temps oubliées, revivent tout à coup, et enchantent, comme autrefois, l'auditoire curieux qui les écoute. Les chants des scaldes retentissent aux oreilles de la foule, et les monumens racontent à l'antiquaire patient qui les étudie, le culte des dieux, la migration des races, la mort des héros. La science soulève le voile du passé, la chaîne des temps se noue, et l'histoire moderne s'élève sur les piliers d'airain de l'histoire ancienne.

Les rois de Danemark secondèrent eux-mêmes ce mouvement de leur nation. Torfesen traduisait les documens islandais sous les yeux de Frédéric III, qui allait souvent examiner son travail ; les évêques de Skalholt et de Hoolum avaient ordre d'envoyer à Copenhague tous les manuscrits qu'ils pourraient recueillir ; et Chrétien V élut un antiquaire royal, et lui confia la mission de compulser les principaux manuscrits, de les traduire, et de rédiger une histoire de l'Islande.

Au xviii siècle, Arne Magnussen compléta l'œuvre de ses prédécesseurs. Il avait d'abord aidé Bartholin dans ses recherches ; il fut, plus tard, envoyé par le gouvernement en Islande, et il y passa dix ans. Il voyageait, pendant l'été, de montagne en montagne, de maison en maison. Il revenait l'hiver à Skalholt, et mettait en ordre les matériaux qu'il avait amassés. Il recueillit toutes les chartes, tous les documens historiques, tous les manuscrits dispersés à travers l'île entière, enfouis dans la demeure du prêtre ou dans la cabane du pêcheur. Quand il partit, il chargea toute une frégate de ses collections ; et cette fois, la pauvre Islande se trouva complètement dépouillée de tout ce qu'elle avait si bien gardé pendant des siècles. Il ne lui resta que les souvenirs implantés par la tradition dans le cœur de ses enfans, et les livres nouveaux qu'on lui donna en échange de ses anciens livres.

De retour à Copenhague, Arne Magnussen passa des années de bonheur à compter toutes ses richesses, à dérouler ses manuscrits, et à les étiqueter. C'était un homme d'un grand savoir, qui s'oublia dans la contemplation de la science, et ne trouva guère le temps d'écrire. Il avait pourtant préparé une œuvre étendue, dans laquelle il cherchait à expliquer par la philologie l'origine et la parenté des peuples du Nord. C'était le fruit de ses nombreuses

investigations, de ses longues études, et il y travaillait avec ardeur, quand tout à coup un évènement fatal vint le frapper dans ce qu'il avait de plus cher. L'incendie de 1728, qui fit d'horribles ravages dans Copenhague, consuma tous les travaux de Magnussen et la moitié de sa bibliothèque. Le malheureux courba la tête sous le poids de cette catastrophe, et dit adieu à ses rêves de savant. « J'ai perdu toute ma joie en ce monde, s'écria-t-il avec douleur ; aucun homme ne me la rendra. » Il survécut peu de temps à son infortune, et ses derniers momens furent consacrés à la propagation de l'idée scientifique qu'il avait gardée toute sa vie dans le cœur. Il lui restait encore dix-huit cents manuscrits, il les légua à l'Université ; il lui légua aussi sa fortune, afin de donner chaque année un stipende à deux jeunes Islandais qui se dévoueraient à l'étude des antiquités du Nord, et de publier successivement ses manuscrits les plus importans.

Nous voici arrivés à la plus belle, à la plus féconde époque scientifique du Danemark. Alors Gram publie ses observations critiques sur l'histoire du Nord ; Schœnning écrit l'histoire ancienne de Norvége ; Schlegel raconte l'avènement au trône de la maison d'Oldenbourg. Holberg, ce voyageur insoucieux qui s'en alla faire le tour de l'Europe avec son sac d'étudiant sur l'épaule, ce poète charmant, pour qui les muses semblaient avoir assez fait en lui donnant une imagination si riche et une verve si comique, Holberg écrit avec un vrai savoir, avec un tact exquis, toute l'histoire de Danemark. Les commencemens de cette histoire laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la critique ; mais une fois qu'on a passé l'époque primitive, l'époque confuse sur laquelle les savans se débattent encore, tous les faits sont parfaitement établis et fort bien narrés. Holberg possède un grand talent d'exposition. Il est à son aise sur le grand théâtre du monde, comme

sur le théâtre dramatique où il a fait mouvoir ses personnages d'invention. On ne sent dans son travail ni effort ni embarras : son récit est clair, simple, parsemé de documens textuels, sobre de réflexions, et cependant l'auteur de Pierre Paars se trahit de temps à autre par une épigramme comique ou par une saillie. Avec ces défauts, qu'un travail plus sérieux et une critique plus sévère eussent pu faire disparaître, cette histoire de Holberg est encore la meilleure que possède le Danemark, sans en excepter celle de Mallet. Elle a été populaire dès son apparition, et tout ce qu'on a écrit depuis ne lui a rien fait perdre de sa première popularité.

Dans ce même siècle qui donna à la littérature du Nord un grand poète et un grand écrivain, on vit apparaître deux hommes qui ont plus fait dans le cours de leur vie pour l'histoire de Danemark que tous leurs prédécesseurs dans des siècles entiers ; c'est Langebek et Suhm : Langebek, cet homme d'une simplicité antique, d'une modestie sublime, d'une patience à toute épreuve, et Suhm, qui fut, en Danemark, le roi de la science, comme Goëthe a été en Allemagne, dans les derniers temps, le roi de la poésie.

Langebek était un pauvre théologien à qui Gram fit obtenir une place de 1,200 francs à la bibliothèque royale. Son amour pour l'étude l'empêcha de suivre la carrière à laquelle le vœu de ses parens l'appelait. Il devait être prêtre, il fut écrivain. Il commença dès l'âge de vingt ans ses recherches historiques, et il les poursuivit toute sa vie. En 1737, il publia un recueil périodique consacré spécialement à l'histoire, et ce recueil obtint le suffrage de tous les hommes instruits. Il continuait en même temps à rassembler les documens historiques du moyen-âge, et les matériaux nécessaires pour composer un dictionnaire complet de la

langue danoise. Il avait conçu cet ouvrage sur un large plan. Il a laissé seize volumes in-folio, qui n'en forment que la moitié. Langebek s'était déjà rendu célèbre par son érudition, et il n'avait toujours que sa modeste place d'employé secondaire à la bibliothèque. Il travaillait à enrichir son pays de toutes les ressources de sa science, et il restait pauvre. Les savans sont, comme les poètes, ignorans des calculs matériels, insoucieux de l'avenir ; ils s'abandonnent au charme de leurs études comme les poètes au charme de leurs rêves ; ils oublient le monde, et le monde les oublie. Plus d'une fois, en voyant son jeune protégé poursuivre avec tant de courage des travaux pénibles, et vivre d'une vie si obscure, Gram regretta de ne pas l'avoir laissé suivre sa carrière de prêtre, de ne pas lui avoir fait accorder un paisible presbytère de village, au lieu de le jeter dans les routes épineuses de la science.

En 1742, Gram avait formé le projet d'établir une société d'antiquaires ; il espérait y faire admettre Langebek comme secrétaire, et améliorer par là sa position. Mais le projet qu'il avait soumis au gouvernement fut rejeté. En 1743, le roi fonda l'Académie des sciences, et Langebek n'y fut pas admis. Malgré toute sa modestie, il savait pourtant apprécier ses travaux, et il sentit vivement l'affront qu'on lui faisait en l'excluant de l'Académie. Peu de temps après, il établit lui-même une société scientifique. C'était une humble société, composée de trois membres, dont Langebek était le président. Chacun mit en commun ses livres, ses manuscrits, ses médailles, et promit de concourir à la rédaction d'un nouveau recueil historique, qui parut sous le titre de Magasin danois. Mais peu à peu cette société grandit, des hommes puissans la prirent sous leur patronage, des hommes distingués demandèrent à y être admis, et le Magasin danois devint entre les mains de Langebek un journal historique d'un haut intérêt, et

quelquefois une arme redoutable. Mais l'égalité n'existait pas en Danemark dans la république des lettres, et mal en prit au pauvre Langebek de vouloir s'attaquer à plus fort que lui. Un jour, il avait censuré, avec tous les ménagemens d'une extrême politesse, mais avec l'autorité de la science, les Annales ecclésiastiques de Pontoppidan. L'auteur comprit qu'il perdrait sa cause devant le tribunal des savans, et il trouva un singulier moyen de réhabiliter son livre : il s'adressa au roi. Il était prédicateur de la cour ; il avait de l'influence sur Chrétien VI, et il obtint de lui un arrêt qui ordonnait aux professeurs de l'Université de faire comparaître devant eux le téméraire rédacteur du Magasin danois, et de lui dicter, en présence de Pontoppidan, une formule d'amende honorable, et une rétractation bien nette de toutes les critiques injustes qu'il avait osé écrire contre les Annales ecclésiastiques. Les professeurs obéirent à regret à cet ordre du souverain, et Langebek n'en fut sans doute pas très réjoui. Mais que faire ? Dans ce temps-là, le pouvoir du roi était grand ; il fallut obéir. Le conseil s'assembla. Le malheureux critique signa l'acte de rétractation qui lui était prescrit, et le prêtre superbe savoura tout à son aise le plaisir de la vengeance. Mais tout n'était pas fini. Il y avait alors à Copenhague un homme d'esprit et de savoir, Schlegel, qui raconta dans son journal, sous le voile de l'allégorie, cette comédie courtisanesque. Toute la ville en rit ; et comme Schlegel était étranger, et par-là même indépendant, le prédicateur de la cour n'obtint de lui ni amende honorable, ni rétractation.

Pendant que ces débats littéraires occupaient les professeurs de Copenhague, Langebek poursuivait ses travaux. Chaque jour était pour lui un jour de moisson. Il recueillait avec une patience merveilleuse, avec un zèle infatigable, tous les documens qui pouvaient servir à l'histoire de son pays. J'ai vu à Copenhague

son prodigieux assemblage de matériaux. Je ne crois pas que jamais homme en ait fait un semblable. Son œuvre principale, celle à laquelle il revenait sans cesse, celle qu'il poursuivait avec amour et dévouement, c'est sa collection des écrivains danois du moyen-âge. C'est un monument complet, un monument admirable qu'on ne saurait comparer qu'à la collection des historiens de France de dom Bouquet, et Langebek a fait cette grande œuvre à lui seul. Il a lui-même corrigé les épreuves des premiers volumes ; il a laissé en mourant les matériaux qui composent les autres. Cette collection renferme toutes les chartes, tous les diplômes ayant rapport à l'histoire de Danemark, toutes les annales de couvens, tous les fragmens de chroniques écrits au moyen-âge. Les plus anciens documens remontent au xi siècle. Il y en a plusieurs du xii et un assez grand nombre du xiii. En 1770, le premier volume des Scriptores était complètement rédigé, mais Langebek n'avait pas le moyen de le faire paraître. Suhm, qui ne reculait devant aucun sacrifice lorsqu'il s'agissait d'aider aux progrès de la science, voulait publier cet ouvrage à ses frais et en maintenir la propriété à l'auteur. Sur ces entrefaites, Langebek se maria. Par hasard, il épousa une femme riche, et put subvenir lui-même aux frais d'impression de son livre. Il publia les trois premiers volumes de 1772 à 1774. Le quatrième était presque achevé lorsqu'il mourut. Suhm le publia en 1776. Il publia le cinquième en 1783, le sixième en 1786, le septième en 1792. Le huitième, confié aux soins de MM. Werlauff et Engelstoff, a paru en 1834, et le neuvième, qui sera le dernier, doit paraître en 1839.

Suhm était riche, et il consacra sa fortune et sa vie à la science. Dès sa jeunesse, il avait manifesté une passion ardente pour l'étude. Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main : histoire et romans, voyages et poésies. Plus tard, il s'appliqua spécialement

à l'histoire de Danemark, mais sans pouvoir renoncer à ces lectures capricieuses qui avaient fait le charme de sa jeunesse. De là vient qu'il ne put se borner à être seulement historien ; il écrivit aussi des nouvelles et des romans. Après avoir passé plusieurs années à Drontheim, il revint à Copenhague, et sa maison fut ouverte à tous les hommes qui s'occupaient d'études. Il était grand et généreux. Il secourait avec joie ceux qui avaient besoin de lui, et il aidait de tout son crédit, de tout son pouvoir, les entreprises littéraires qui lui semblaient utiles. Il avait une magnifique bibliothèque qu'il abandonna au public. Son bibliothécaire était mieux payé que ceux du roi, et il le choisissait parmi les hommes les plus instruits. Thorkelin, Sandvig, Nyerup, ont tour à tour rempli ces fonctions. Il entretenait au dehors de vastes correspondances. Les savans aimaient à lui faire hommage de leurs œuvres, et il était le premier à qui les libraires vinssent offrir un livre rare, un manuscrit précieux. Il publia à ses frais les annales d'Abulfeda et plusieurs sagas. La mort de son fils unique lui donna plus de liberté encore dans ses dépenses. Quand il se vit sans héritier, il ne craignit pas d'altérer sa fortune, et il augmenta chaque jour sa collection de livres. Vers la fin de sa vie, cette collection s'élevait à cent mille volumes, et il la céda à la bibliothèque royale. Il menait ainsi une vie splendide, une vie de savant et une vie de prince, entouré chaque jour des écrivains les plus renommés, des étrangers les plus illustres, et travaillant sans cesse.

Ce fut après avoir travaillé avec tant d'ardeur et pendant tant d'années qu'il écrivit son Histoire de Danemark en quatorze volumes in-4. Mais il y a, dans ce vaste ouvrage, plus de savoir que de critique. Il a entassé l'un sur l'autre tous les faits qu'il avait recueillis, toutes les traditions qu'il avait étudiées, sans oser

prendre parti pour l'une ou pour l'autre, sans en rejeter, et par conséquent sans en adopter aucune. Il avait un respect profond pour l'œuvre du passé, pour le fait traditionnel, pour la fable populaire, pour le chant du poète. Il a rassemblé avec un soin religieux tous ces débris d'antiquité, toutes ces feuilles sibylliques dispersées à travers les siècles ; mais quand le moment est venu de faire un choix, il n'en a pas eu la force, et il a tout gardé. Son livre n'est donc pas, à proprement parler, une histoire, mais c'est un riche assemblage de matériaux historiques, une source abondante, où les historiens futurs pourront aller puiser. Tout cet ouvrage respire d'ailleurs une douce et aimable philosophie, un amour profond de l'humanité, et une bonté, une sincérité de cœur, qui font aimer celui qui l'a écrit.

Le mouvement historique du xviii siècle, mouvement d'érudition et de critique, a été continué par le xix. Plus que jamais on s'attache à la recherche des faits, à la publication textuelle des documens. Une seule tentative a été faite dans les dernières années pour écrire une nouvelle histoire de Danemark, mais elle a complètement échoué. Maintenant M. Petersen entreprend la même œuvre. C'est un homme doué d'un savoir étendu et d'un véritable esprit de critique. Il a fait une longue étude des antiquités septentrionales, et il est en état de donner à ses compatriotes une histoire de l'époque païenne plus exacte que celles qu'ils ont eues jusqu'à présent. Un autre écrivain, qui s'est fait une réputation comme bibliographe et comme critique, M. Molbech, a publié, sous le titre de Tableaux de l'histoire de Danemark, un ouvrage qui a eu du succès. C'est un résumé très habilement fait de tout ce qui a été dit sur l'ancien état du Danemark, sur les peuples qui l'ont occupé avant la migration des races asiatiques, sur les mythes du Nord, sur les héros chantés par les scaldes, sur

toute l'époque païenne et sur l'époque récente. Ce livre n'est pas une histoire, c'est un voyage à travers l'histoire ; c'est une exposition nette et précise des principales phases du temps passé, une appréciation des faits, prise d'un point de vue élevé.

Du reste, la plupart des savans de Danemark, au lieu d'écrire, travaillent à recueillir des documens. L'académie, fondée en 1743, publie régulièrement le résultat de ses recherches ; la société historique, dont Langebek fut le président, continue la publication du Magasin danois ; la commission d'Arne Magnussen a déjà fait paraître plusieurs belles éditions d'ouvrages islandais et en prépare de nouvelles. Un comité spécial poursuit la rédaction du dictionnaire national, commencé par l'illustre éditeur des Scriptores, et un homme qui a fait beaucoup pour le progrès des études, pour le développement de la science dans ce pays, M. Rosenvinge, membre de la direction des écoles, publie les anciennes lois de Danemark.

En 1824, il s'est formé à Copenhague une nouvelle société qui a déjà rendu de grands services ; c'est la société royale des antiquaires du Nord. Elle se soutient par elle-même, par la cotisation de ses membres et par le produit des ouvrages qu'elle édite. Son but est de propager de plus en plus la connaissance de l'ancienne langue, de l'ancienne littérature du Nord, de rassembler les documens inédits et de les livrer au public sous une forme populaire. Elle publie chaque année un volume de texte islandais, avec la traduction latine et danoise à part. Elle publie un recueil périodique exclusivement consacré aux antiquités septentrionales. Elle embrasse dans son vaste cadre la presqu'île Scandinave, l'Islande, les îles Ferœ, le Groenland ; elle s'est avancée jusqu'à l'Amérique du nord, que l'on prétend avoir été découverte par les

Scandinaves long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb, et elle publiera prochainement, dans un recueil spécial et dans deux recueils périodiques, le résultat de ses recherches sur tout ce qui a rapport à cette importante question. Cette société est le lien central auquel se rattachent les hommes de toutes les nations qui s'occupent des antiquités du Nord. Elle a étendu au loin ses ramifications littéraires, et poursuit avec un zèle et une intelligence dignes des plus grands éloges la route qu'elle s'est tracée. Les antiquaires les plus distingués des contrées étrangères s'honorent de correspondre avec elle, et des hommes d'un savoir éminent ont pris part à ses travaux. Bask, le plus grand esprit philologique qui ait peut-être jamais existé, était un de ses membres, ainsi que Müller, qui a fait une analyse si judicieuse des sagas, et Schlegel, qui a publié l'ancien recueil des lois islandaises. Aujourd'hui, son président est M. Werlauff, qui a écrit d'excellentes dissertations sur plusieurs points scientifiques très importans et très peu connus ; son vice-président est M. Finn Magnussen, l'auteur du dictionnaire mythologique qui accompagne l'Edda, et d'un système général de mythologie du Nord, qui est une œuvre d'une grande érudition. Son secrétaire est M. Rafn, à qui l'on doit la plupart de ces belles et correctes éditions de sagas, qui sont devenues populaires dans le Nord, et que l'on trouve chez tous les pasteurs islandais.

On a fondé aussi à Copenhague un musée d'antiquités nationales. C'est le plus riche et le plus complet qui existe dans le Nord. Il y a, pour celui qui s'intéresse à la vieille Scandinavie, un grand charme à s'en aller poursuivre ses études dans ce musée. C'est un tableau sorti des ruines du passé ; c'est un livre d'histoire qui, sur chacune de ses pages, porte encore la rouille du temps, l'empreinte des siècles. Tous les objets y sont classés par

séries, divisés par époques, et chaque objet peut être regardé comme la manifestation d'un fait ou d'une idée. Le premier âge de ce cycle historique, dont on peut suivre tous les développemens, c'est l'âge de pierre. Les premiers habitans du Nord ne connaissaient pas l'usage des métaux. La pierre devait pourvoir à leurs besoins. Ils choisissaient un silex dur, tranchant, et ils en fabriquaient des haches, des scies, des marteaux, des pointes de flèches et des glaives pour les sacrifices. On a retrouvé tous les objets qu'ils façonnaient, depuis l'œuvre à peine ébauchée jusqu'à l'œuvre complètement finie. On a retrouvé les morceaux de silex qu'ils coupaient par lames régulières pour se faire des pointes de flèches, et ceux qui leur servaient à tailler les dents de la scie, et ceux qu'ils employaient pour polir leurs instrumens. Quelques-uns de ces instrumens sont travaillés avec un art et une perfection qui feraient honneur aux ouvriers de nos jours, et quand on pense que ces hommes n'avaient, pour s'aider dans leurs travaux, que des ustensiles en pierre, on doit admirer l'instinct qui leur servait de maître, et la patience avec laquelle ils surmontaient les difficultés. Plus tard, les habitans du Nord connurent le bronze, et ils l'employèrent à fabriquer des armes et des bijoux. C'était pour eux une matière précieuse. Les parures de femmes de cette époque sont en bronze, les diadèmes en bronze ; la forme en est élégante, mais le métal y est employé avec une excessive parcimonie. Le jour où les vieilles tribus nomades découvrirent l'emploi du fer dut être pour elles un jour à jamais mémorable, et si leur histoire était écrite, le nom de l'homme qui fit cette découverte y apparaîtrait peut-être en caractères plus glorieux que celui de Newton ou de Guttenberg. Hélas ! combien d'expériences pénibles il a fallu pour faire l'instruction de l'homme ! Par combien de phases l'humanité a-t-elle pas-

sé avant d'en venir, de son état de barbarie primitive, à son état actuel de civilisation ! Il y a des siècles de distance entre l'époque où les enfans du Nord ne portaient à leur ceinture qu'un couteau de pierre et celle où ils commencent à creuser les mines de fer. Alors le fer était encore pour eux un métal d'une si grande valeur, qu'ils le ménageaient comme aujourd'hui on ménage l'or. Ils reconnaissaient bien la nécessité de l'employer dans la fabrication de leurs armes, mais le tranchant de la hache seul était en fer, le reste en bronze. Cependant, à partir de ce temps-là, une nouvelle ère s'ouvre dans l'histoire de la société Scandinave. La tribu peut se mettre en campagne, car le métal du soldat est sorti des entrailles de la terre ; et l'architecte peut dresser ses plans, car l'ouvrier a trouvé son instrument. Bientôt l'armure de fer brillera sur la poitrine du guerrier ; bientôt le temple des dieux s'élèvera aux regards de la foule avec ses murailles couvertes de lames dorées ; bientôt la saga célébrera Veland le magicien, Veland le forgeron.

Une autre partie curieuse de ce musée de Copenhague est celle qui renferme les débris des tombeaux. Les Scandinaves ensevelissaient avec leurs morts chevaux, armes, bijoux, tout ce que le guerrier avait aimé, tout ce que la jeune femme avait porté. La vie à venir était pour eux une image de celle-ci. Ils devaient combattre dans le Valhalla, et Odin avait dit qu'ils jouiraient là aussi des trésors enfouis dans leur tombe. Mais souvent on remplaçait les armures splendides, les bijoux massifs par des objets de moindre valeur, et quelquefois on les volait. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on trompe la mémoire des morts, et qu'on se rit, avec leur héritage, des sermens qu'on leur a faits, des larmes hypocrites qu'on leur a données.

La plupart des bijoux de cette époque sont en or, travaillés avec goût, ciselés avec art. Ce sont des bracelets, des anneaux, des colliers, qui presque tous ont la forme symbolique du serpent, et cette forme se retrouve dans les ciselures dont ils sont ornés. Les monnaies étaient en argent. On n'avait pas encore songé à les tailler comme les nôtres et à leur donner une empreinte. C'étaient tout simplement des lames d'argent massif que l'on coupait par petits morceaux, selon le besoin.

Àcette riche collection des temps anciens on en a joint une autre qui renferme les monumens du moyen-âge. On y trouve des armures, des tapisseries, et plusieurs ouvrages de sculpture en bois fort remarquables.

Le directeur du musée Scandinave, M. Thomsen, a disposé ces objets d'antiquité avec un ordre admirable. Il est tout-à-fait dévoué à cette œuvre scientifique, et il l'agrandit chaque jour. Chaque jour les paysans danois fouillent dans leur Herculanum et y découvrent de nouveaux débris qu'ils portent chez le prêtre. Le prêtre les envoie à Copenhague. Il serait à souhaiter que notre gouvernement voulût faire des échanges avec ce musée. Ceux qui le dirigent y sont tout disposés, et, si l'échange peut avoir lieu, nous ajouterons par là une belle page historique à celles que nous avons déjà recueillies.

X. Marmier

02

DU MOUVEMENT

DES

ÉTUDES HISTORIQUES DANS LE NORD.

II.

À M. de Salvandy, Ministre de l'instruction publique.

L'histoire primitive de la Suède est, comme celle du Danemark, environnée d'ombres épaisses. Le nuage hyperboréen qui déroba ce pays aux regards des anciens géographes l'a dérobé aux regards des savans modernes. On ne possède presque aucune notice sur la Suède avant le christianisme, et les seuls documens qui existent sur les premiers siècles de l'ère nouvelle sont les œuvres des écrivains latins et les sagas islandaises.

Les œuvres des écrivains latins sont incomplètes, incertaines, et souvent erronées. Au moyen-âge, elles ont été mal comprises et ont donné lieu à d'étranges hypothèses.

Les sagas islandaises sont mêlées de tables mythologiques ou poétiques et dépourvues de tout ordre chronologique.

La Suède, plus reculée au nord que le Danemark, plus séquestrée du reste de l'Europe, devait nécessairement être plus longtemps ignorée. Le christianisme n'y pénétra que très lentement. Les pieux efforts de saint Ansgard, qui vint prêcher l'Évangile au roi Biœrn, n'eurent qu'un succès éphémère. On vit s'élever au IX siècle une église chrétienne sur le sol suédois ; mais elle fut bientôt abandonnée, et ceux qui y étaient venus par entraînement retournèrent par habitude au temple païen. Le Danemark, la Norwége, la Russie même, adoptèrent la loi de l'Évangile avant la Suède. Il semblait que, comme les dieux païens avaient fait de

Sigtuna leur demeure favorite, ils devaient s'y attacher plus opiniâtrement que partout ailleurs. Olaf, le premier roi chrétien, ne fut baptisé qu'en l'an 1001. Les habitans de ses diverses provinces ne suivirent son exemple que plus d'un demi-siècle après, et il se passa encore de longues années avant que le christianisme exerçât dans le pays cette influence civilisatrice qui régnait déjà dans les contrées méridionales.

Il est un fait remarquable cependant : c'est d'une des provinces de la Suède que provient le nom de Scandinavie appliqué aux trois royaumes du Nord. Le mot de Scandinavia vient de Scandia, qui vient à son tour de la province de Scanie, que les Suédois appellent Skone. Le mot de skone est composé du mot ancien skon, qui signifie bateau, et du mot islandais ey, qui signifie île (île du bateau).

Pline l'ancien parle de la Scandia comme d'une des îles situées dans la mer qui borde l'Allemagne. La plus grande de ces îles est Norigon, la plus éloignée Thule.

Vingt ans après, Tacite parle des Sviones, ces hommes puissans par leurs armes et leurs vaisseaux, qu'ils conduisent avec des rames et qui sont construits de telle façon qu'ils peuvent également aborder par la proue et par la poupe. Puis, dans le siècle suivant, Ptolémée jette encore dans sa géographie quelques mots sur l'île de Scandia, et de là jusqu'au Vi siècle, c'est-à-dire jusqu'à Procope, il n'existe plus aucun document écrit.

Procope a connu les Goths, les Gépides, les Vandales. « Tous ces peuples, dit-il, ne se distinguent que par le nom. Ils ont la peau blanche, les cheveux d'un rouge clair, la taille élevée, le visage beau. Ils ont tous les mêmes lois et la même religion, qui est

l'arianisme. Leur langue, qui s'appelle gothique, est la même, et je les crois de même origine. Mais les diverses tribus auront pris, d'après leur chef, un nom particulier. »

Plus loin, il parle de Thule et il dit :

« Thule est une grande île dix fois plus grande que la Bretagne et très reculée au nord. La plus large partie de cette île est inhabitée. La partie habitée est divisée en trois provinces, toutes trois gouvernées séparément par un roi. On voit là chaque année une singulière chose. Au solstice d'été, le soleil ne quitte pas l'horizon pendant quarante jours. Il disparaît pendant le même nombre de jours au solstice d'hiver. — J'ai demandé, dit-il encore, à ceux qui venaient de ce pays comment à ces deux époques de l'année ils comptaient les jours. Ils m'ont répondu qu'en été le soleil apparaît tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, et qu'il met un jour à revenir au point d'où il était parti. Pendant l'hiver, ils mesurent le temps par le cours de la lune, et lorsqu'ils ont passé vingt-cinq jours dans l'obscurité, ils envoient au haut des montagnes des hommes qui épient les premiers rayons du soleil et qui l'annoncent aux habitans de la plaine. Alors ceux-ci se réjouissent et célèbrent une grande fête.

« Parmi les peuples qui habitent cette contrée, les Skrithfinni ne savent ni se nourrir, ni s'habiller comme les autres hommes, et mènent une vie semblable à celle des animaux. Les hommes et les femmes vont à la chasse. Il y a là des forêts plus grandes que partout ailleurs, et l'on trouve au sommet des montagnes une grande quantité de gibier. La chair des bêtes sauvages leur sert de nourriture, et les peaux cousues avec des boyaux leur servent de vêtemens. Les femmes n'allaitent pas leurs enfans : elles les enveloppent dans une peau, les suspendent à un arbre, leur

mettent dans la bouche un peu de moelle d'animal et s'en vont à la chasse.

« Les autres habitans de Thule ne différent pas beaucoup par leurs mœurs des peuples étrangers. Ils adorent un grand nombre de dieux qui habitent le ciel, l'air, la terre, la mer, les fleuves, les sources d'eau, et leur offrent des sacrifices. Le premier de ces dieux est Mars ; ils lui offrent les prisonniers de guerre. Tantôt ils les égorgent selon l'usage habituel, tantôt ils les pendent à des arbres ou les jettent sur des pointes d'épines aiguës, ou les immolent de quelque autre façon. Parmi les nations de Thule, il y en a une très nombreuse qui s'appelle Gauti. »

Toute cette description de Thule se rapporte parfaitement au nord de la Scandinavie. Ces Gauti dont parle Procope sont les Goths. Les Skrithfinni, mentionnés deux siècles plus tard par Paul Warnfredi, sont les Lapons auxquels on donnait aussi au moyen-âge le nom de Finnois. Le mot de Skritt (suédois skrœda, courir, skida, patin) indique un trait de mœurs qui existe encore parmi ces populations.

Ce que Procope raconte du culte des dieux s'accorde avec les anciennes traditions. La grande fête dont il fixe l'époque au solstice d'hiver était le Jul que les Scandinaves célébrèrent pompeusement jusqu'à l'époque du christianisme et qui a donné son nom à la fête de Noël. La durée du solstice d'hiver et du solstice d'été est celle qu'on observe au 67 degré de latitude, c'est-à-dire au-delà du golfe de Bothnie.

Àpeu près à la même époque où Procope décrivait ainsi les contrées du Nord, Jordanes racontait les migrations des Goths, et son livre romanesque, séduisant, devint, pour les annalistes

suédois du moyen-âge, une base irrécusable sur laquelle ils fondèrent tout un système. Lui-même avait confondu les documens anciens et les documens nouveaux, les temps et les lieux, les rives de la mer Baltique et de la mer Noire, la Scythie et la Scandinavie. Ceux qui vinrent après lui marchèrent dans les mêmes erreurs. Plus le cercle historique tracé par Jordanes, était grand, plus il flattait l'orgueil national. Ils se gardèrent donc bien de le restreindre. Ils prirent à la lettre ce que l'historien goth avait dit de Scandia, et firent de cette pauvre terre du Nord, qui devait être alors fort mal peuplée, le berceau de ces innombrables tribus qui envahissaient le midi de l'Europe, la vagina gentium.

Les écrivains latins n'offrent, comme on le voit, pour l'étude primitive de la Suède, que quelques faits généraux et quelques notions géographiques. Les sagas islandaises renferment une quantité de récits de guerre ou de voyage, de traits de mœurs essentiels, de notices biographiques. La première partie du livre de Snorre Sturleson, l'Ynglinga saga, est le premier chapitre de l'histoire de Suède. Quelques fables se sont mêlées à ce chant des scaldes conservé par un homme de génie ; mais, à moins de vouloir retomber dans le vague le plus complet, on ne saurait mettre en doute l'authenticité des noms et des faits principaux cités dans cette saga.

Vers le milieu du IX siècle, un descendant des fils d'Odin, un prince de la race des Ynglingues, régnait en Norvége : c'était Harald aux beaux cheveux, qui assujettit à son pouvoir les districts indépendans qui l'entouraient, et devint, comme Gorm en Danemark, le maître absolu d'un pays divisé jusque-là en plusieurs principautés. Il y avait à la cour de ce prince un scalde célèbre nommé Thivdolfer qui, pour mériter sa faveur, ou le remercier de

ses bienfaits, chanta la gloire des Ynglingues depuis Odin jusqu'à Ingale Illroda. C'est d'après ce chant de Thivdolfer dont il cite plusieurs fragmens, c'est d'après les chants de Brage et de quelques autres scaldes, que Snorre a composé une partie de sa Heimskringla. Il connaissait d'ailleurs les traditions populaires. Il était venu les étudier en Suède et en Norwége, et, dans un siècle d'ignorance où les moines suédois pouvaient à peine écrire quelques froides pages d'annales, l'historien islandais composa un ouvrage, que l'on peut regarder encore comme un chef-d'œuvre d'esprit et un modèle de narration.

C'est là qu'il faut chercher l'origine des monarchies du Nord, la généalogie de ses premiers rois, le culte de ses premiers dieux. Odin était parti avec ses compagnons des bords de la mer Noire ; il se dirigea du côté de Garderike (Russie), puis il traversa le nord de l'Allemagne, la Saxe, et vint aborder en Fionie, où il fonda une ville qui porte encore son nom : Odensee. Il voyageait avec tant d'ordre et tant de pompe, qu'il imposait le respect et l'admiration. À son approche, les discordes civiles s'apaisaient, le ciel devenait plus riant, les moissons devenaient plus belles, et les peuples, en le voyant passer, l'adoraient comme un dieu. Quand il fut devenu maître de la Fionie, il envoya Gefion, la fille des Ases, au nord. Gefion se présente devant Gylfe, roi de Suède, lui demande, comme Didon, une portion de terre à cultiver, et Gylfe dit qu'il lui donnera celle que quatre bœufs peuvent labourer en un jour. Après avoir reçu cette promesse, Gefion s'en va dans la contrée des géans, enfante quatre fils, les transforme en bœufs, puis les attèle à la charrue. Le soc de fer poussé par la fille des dieux, traîné par le magique attelage, pénètre dans les entrailles du sol, enlève une partie de la Suède qui tombe dans la mer, flotte sur les eaux, et va former, au milieu du Sund, l'île de See-

lande. À la place occupée par cette vaste étendue de terre, on vit apparaître le lac Mœlar. Les géographes anciens disent que toutes les baies de ce lac correspondent aux promontoires de la Seelande.

Odin avait plusieurs fils. L'un d'eux, Vegdey, devint roi de Saxe ; un autre, Balder, roi de Westphalie ; un troisième, Sigge, roi des Sicambres (Sighœmper, guerriers victorieux). Il donna la Seelande à son quatrième fils Skiœld, qui épousa Gefion. De ce mariage provint la race des Skiœldunger, la première race des rois de Danemark. Quand il eut fait ainsi le partage de ses conquêtes, il vint en Suède, et fut accueilli avec un pieux respect par Gylfe qui lui donna une partie de son royaume. Odin fixa sa demeure dans la province de l'Upplande. Près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale d'Upsal, il bâtit Sigtune (Seger-Tun, anglais Torn, ville de victoire), érigea un temple, offrit des sacrifices et fit aimer sa religion au peuple. Il était, disent les sagas, remarquable par sa mâle beauté, imposant par son éloquence et renommé au loin pour sa sagesse. Il mourut en appelant au Valhalla tous les guerriers qui avaient vaillamment combattu, et devint le dieu des contrées dont il avait été le conquérant, le prêtre et le législateur.

Son fils Niord lui succéda. Il eut un règne heureux et paisible, un règne pareil à celui du sage Numa, après l'héroïque Romulus. Puis, après lui, Yngue, qui a donné son nom à la race des Ynglingues, monta sur le trône des Ases.

Les sagas qui racontent cette fondation de la monarchie suédoise, ne présentent ni date, ni notice chronologique. Mais on sait que Ingald Illroda vivait au VI siècle. Il y a vingt-trois rois depuis Odin jusqu'à lui. Or, en comptant, d'après la méthode de

Newton, trois règnes par siècle, on peut fixer l'arrivée d'Odin en Suède vers l'année 160 avant J.-C. C'est un point sur lequel tous les historiens sont à peu près d'accord.

Tout le règne des Ynglingues est beaucoup plus connu que les règnes suivans. Ces princes descendaient des dieux de la Suède. Il y avait pour le peuple une sorte de culte religieux à les nommer dans ses chants, à les illustrer dans ses traditions. Plus tard, le peuple se tait et l'historien n'apparaît pas encore. En quittant l'œuvre de Snorre Sturleson, il faut avoir recours à celle des écrivains danois. Par les expéditions maritimes, par les luttes d'ambition nationale, par les rivalités de souverains, l'histoire de Danemark fut souvent mêlée à celle de Suède. Plusieurs rois furent en même temps maîtres des deux pays. Iwan Widfame, Sigurd Ring, Ragnar Lodbrok, régnaient sur les deux rives du Sund et sur une partie de l'Allemagne. Les écrivains danois ont raconté, dès le moyen-âge, tous ces faits. Les écrivains suédois ne sont venus que beaucoup plus tard. Le Danemark avait, à la fin du XII siècle, deux historiens d'un grand mérite : Saxo le grammairien et Sveno Aggonis ; la Suède n'en avait encore aucun.

Peu d'histoires sont pourtant aussi variées, aussi dramatiques que celle de ce pays. Si on la prend dans les temps anciens, voici tous les mythes de dieux et de héros, les sagas glorieuses des rois, les contes aventureux des Vikingr, tantôt une tradition d'amour qui ressemble à un roman, tantôt une tradition de guerre pleine d'actions merveilleuses. Si on la prend dans les temps modernes, voici le long et douloureux tableau des guerres civiles enfantées par la réunion des trois royaumes ; voici l'expédition sanglante de Chrétien II, la prise de Stockholm long-temps défendue par une jeune femme, l'échafaud dressé dans les rues, et les plus

nobles têtes de vieillards roulant sur le pavé. Voici Gustave Wasa, proscrit et fugitif, caché sous un habit de mineur, achetant ses années de gloire par des années d'infortune, et son fils Éric XIV, dont toute la vie ne fut qu'un long hymne d'amour et un long drame de douleur, pauvre poète que la voix d'une femme pouvait seule calmer dans ses heures d'angoisse, pauvre roi détrôné par son frère, conduit de forteresse en forteresse, et empoisonné dans sa prison. Ai-je besoin de dire ce que fut Gustave Adolphe, et sa fille Christine, et son valeureux successeur, Charles X, qui s'en alla, au milieu de l'hiver, à travers les glaces, assiéger Copenhague ? Qui de nous n'a lu l'histoire de Charles XII ? et qui de nous n'a entendu conter les aventures étranges de ce dernier roi de la famille des Wasa, de ce Gustave IV, qui, après avoir déclaré la guerre à l'Europe entière, voyageait en Suisse sur l'impériale d'une diligence.

Je ne connais, je l'avoue, aucune nation qui, dans des limites aussi étroites, ait joué un rôle aussi grand, qui garde dans son histoire tant de pages glorieuses, tant de faits mémorables, tant de rois illustres ; et cependant cette histoire fut long-temps méconnue et négligée. Tandis que l'Allemagne subissait l'influence intellectuelle des contrées méridionales, et réagissait sur le Danemark, la Suède restait à l'écart, immobile et silencieuse. Les écoles de cloîtres, les écoles de chapitres, dispersées çà et là, ne pouvaient exercer un grand ascendant. Les bibliothèques étaient pauvres et peu nombreuses. Quelques moines s'essayaient, dans leur retraite, à écrire des annales ; mais souvent le monde entier était, pour eux, concentré dans les intérêts du cloître. Ils racontaient, avec un soin minutieux, les évènemens accidentels de leur communauté, et laissaient passer, sans en tenir compte, les évènemens du royaume. Souvent ces annales, auxquelles les histo-

riens modernes ont voulu avoir recours, ne sont autre chose que des registres de cérémonies religieuses, et lorsque parfois elles sortent de ce cadre étroit, lorsqu'elles racontent des faits nationaux, on ne peut accepter sans une grande réserve le jugement qu'elles portent sur les hommes ou sur les choses, car il est presque toujours dicté par des préjugés rigoureux.

Pendant long-temps il n'y eut pas d'autres archives que celles des couvens ; les actes du royaume n'étaient pas même enregistrés. Ce n'est qu'à partir du règne de Gustave Wasa, en 1523, que l'on commença à recueillir ces actes. Quelques années après, on joignit à cette première collection les recueils épars des chapitres et des abbayes. C'est ainsi que furent formées les archives de la nation. Sous le règne de Gustave-Adolphe, elles s'accrurent considérablement par les recherches de quelques hommes zélés, qui parcouraient le pays pour rassembler tous les documens officiels disséminés dans les villes et dans les campagnes. Elles ont été, depuis, classées avec ordre, administrées avec soin.

L'histoire de Suède ne commence à être réellement connue qu'à partir du règne d'Éric-le-Saint, qui vivait vers le milieu du XII siècle. Les premières chroniques de couvent ne furent écrites qu'au XIII siècle : on n'étudia que quatre siècles plus tard les livres islandais.

Un des principaux documens historiques sur les premiers temps du christianisme est la généalogie des rois de Suède, jointe à l'ancienne loi de Vestrogothie. Elle commence à Olaf Skœtkonung (an 1000) et se termine à Jean I, (1616) ; elle renferme une biographie de chaque roi, écrite avec justesse et précision.

Sous le règne de Magnus Smek (1319), un poète, dont on ignore le nom, composa une chronique en vers des rois de Suède ; elle fut continuée successivement par cinq autres poètes, jusqu'au règne de Chrétien II. C'est, comme toutes les chroniques rimées du moyen-âge, un froid récit des évènemens de chaque règne ; mais elle renferme un grand nombre de documens, et on la lit encore avec intérêt. Messenius en publia une partie en 1616 ; Hadorph en a donné une nouvelle édition, plus étendue, en 1674. Les éditeurs des Scriptores l'ont imprimée en entier dans le premier volume de leur collection.

Celui qui a écrit la première partie de cette chronique a cherché, dans les temps lointains, l'origine de la monarchie suédoise. Son poème commence ainsi :

« Que Dieu le père, et son fils, et le Saint-Esprit, gardent la Suède de tout malheur ! Que la Vierge Marie, la chaste mère de Dieu, avec les puissances célestes, la préservent de tout désastre ! Que la Suède soit heureuse et paisible, et suive fidèlement la loi du Christ ! Les Suédois descendent d'un digne homme, de Japhet, troisième fils de Noé. Ce fut lui qui protégea son père, quand il était couché. Voilà pourquoi Dieu le bénit ainsi que son frère. Les Suédois ont hérité de cette bénédiction et la garderont à jamais, si Dieu leur en fait la grace. Après le déluge, Cham s'empara de l'Afrique, Sem de l'Asie, et Japhet de l'Europe. Il avait un fils qui s'appelait Magog. Ses descendans arrivèrent d'abord en Allemagne, puis ils devinrent rois de Suède. La Suède est le meilleur pays que l'on puisse trouver au monde ; Dieu lui a donné de nobles hommes et de saintes femmes. Qu'il en soit loué éternellement ! »

Plus loin il dit : « Les Suédois ont les plus beaux chevaux du monde ; ils ont des villes, des forêts et du gibier de toute sorte, des biches, des cerfs et des oiseaux, plus qu'on n'en trouve partout ailleurs ; car il n'y a point de pays comparable à la Suède. Dieu le père lui a donné des montagnes, des lacs, des bois et de la mousse, en sorte que, si les Suédois le voulaient, ils n'auraient pas besoin d'aller rien chercher en pays étranger. Il y avait autrefois, ici, des hommes intrépides qui partirent avec une grande armée et prirent des provinces et des royaumes en quantité. Rome, Naples, l'Italie, l'Aragon, la Sicile, l'Espagne, la Flandre, la Hollande, la France, l'Angleterre, l'Écosse, reconnurent leur pouvoir, ainsi que la Gaule et la Macédoine ; car rien ne pouvait leur résister. Ils conquérirent toutes les contrées où ils passaient ; aucun roi, aucun empereur, ne voulait combattre contre eux ; aucune armée n'osait les attaquer, et les Goths ne pouvaient rester en paix. Ils allaient partout où ils voulaient ; ils subjuguèrent Rome plusieurs fois, et prirent tous ses trésors. Mais c'était bien la faute de Rome ; car elle ne voulait pas leur rendre hommage et leur rester fidèle ; elle capitulait et manquait de parole : voilà pourquoi tant de sang fut répandu. Ils brûlèrent Rome dans le temps où Honorius était empereur par la volonté de Dieu, l'an 314. On trouve encore, dans les livres étrangers, beaucoup de choses sur les actions des Goths. Ils étaient fermement unis dans leur volonté, c'est pourquoi personne ne put les vaincre. Suédois, vous ferez comme eux, si vous savez garder la paix entre vous ! »

Après ce patriotique avant-propos, l'auteur passe, sans autre transition, à l'histoire d'Éric XI, petit-fils de saint Éric, devenu roi de Suède et de Gothie en l'an 1222.

Sous le premier règne de Charles Knutsson, c'est-à-dire vers l'année 1448, un autre poète écrivit une chronique en vers moins étendue, qui a été publiée par Messenius, en 1645, puis par Hadorph, en 1674, et réimprimée dans le recueil des Scriptores. On l'attribue à un chanoine nommé Laurentius Ravaldi. L'auteur commence par décrire le culte des dieux Scandinaves à Upsal ; puis il en vient à l'histoire des rois de Suède, qui racontent chacun, l'un après l'autre, les évènemens de leur vie. Le premier qui apparaît est le roi Éric, contemporain de Saruch, grand-père d'Abraham. D'Éric jusqu'à Olof, premier roi chrétien, le poète compte trente-cinq règnes.

Au XV siècle, l'imprimerie fut introduite en Suède ; mais elle ne fut d'abord que d'une très faible utilité à la science. On imprima des livres de fables, des missels, des bréviaires ; on laissa de côté l'histoire. Les prêtres continuèrent à écrire leurs annales, et le peuple garda son indifférence.

Fric Olaï, chanoine d'Upsal, mort en 1486, composa, par l'ordre de Charles VIII, une histoire de Suède en latin. Il ignorait complètement les sources islandaises. Les commencemens de son récit sont parsemés d'erreurs grossières, et tout ce qu'il raconte des deux premiers siècles du christianisme, est fort peu exact. Ce n'est qu'à partir du temps de Bürger Jarl (1250) qu'il devient plus exact et peut être consulté avec fruit.

Jean Magnus, dépossédé de son siége d'évêque par la réformation, se retira à Rome, et écrivit aussi une histoire de Suède. C'était un homme de talent et un érudit. Cependant il avait annoncé plus de documens nouveaux qu'il n'en mit au jour dans son ouvrage. Il suivit assez fidèlement le récit de la chronique en vers, le livre d'Éric Olaï, et fit remonter aussi sa chronologie beaucoup

plus haut que celle de Snorre Sturleson. Il commença sa série des rois de Suède par Magog, petit-fils de Noë ; puis il descendit tranquillement jusqu'à Odin, tantôt à l'aide de quelques noms anciens, tantôt avec des noms qu'il imagina lui-même. Comme il était zélé catholique, il donna de grands éloges aux rois de Danemark, qui avaient régné sur la Suède et défendu les intérêts du clergé, et condamna sans miséricorde Gustave Wasa, le réformateur.

Son frère Olaus Magnus, qui écrivit aussi un livre d'histoire, adopta les mêmes théories, et fit du peuple suédois la souche de toutes les tribus de Goths et de Lombards, dont le moyen-âge nous a raconté les migrations lointaines, les batailles, les exploits. Ces deux ouvrages, qui attribuaient une si haute origine à la monarchie d'Odin, furent accueillis avec enthousiasme, et devinrent la base du système historique soutenu par les antiquaires du XVII siècle.

Cependant Gustave Wasa, qui sentait la nécessité d'opposer aux œuvres des prêtres catholiques des livres écrits selon les idées de la réformation, ordonna à Olaus Pétri de composer une histoire de Suède. L'ordre fut exécuté. Mais quelques opinions émises par l'auteur ayant déplu au roi, il proscrivit l'ouvrage tout entier, et défendit même aux savans de l'employer dans leurs recherches. Plus tard, le malheureux Olaus, qui d'abord avait été l'un des principaux chefs de la réformation, l'un des favoris de Gustave, fut accusé de haute trahison, condamné à mort, et n'échappa au supplice que par les sollicitations réitérées de ses amis et les prières de la paroisse dont il avait été nommé pasteur.

Son frère Laurentius Pétri, plus habile que lui, écrivit une autre chronique, où il sut ménager les susceptibilités du souve-

rain. Toutes deux ont été imprimées dans les Scriptores (tome i et ii). Celle de Laurentius est une imitation de l'ouvrage d'Olaus, qui avait plus de nerf et de hardiesse.

Les discordes civiles qui agitèrent la Suède sous le règne d'Éric XIV, les efforts de Jean III pour abolir le protestantisme, les guerres de son fils Sigismond, suspendirent le mouvement des études historiques. On était trop occupé du présent pour songer au passé.

Le règne de Charle IX réveilla le goût des lettres. Lui-même était poète. Il composa sur sa vie une chronique rimée qui n'a pas grande valeur, il est vrai, mais qui annonce au moins des goûts studieux. Sous la minorité de Gustave-Adolphe, le gouvernement établit un comité d'antiquaires chargé d'étudier les annales primitives du pays, et nomma quelques historiographes. L'un d'eux était Arnold Messenius, le fils de cet intrépide poète Jean Messenius, qui voulait mettre toute l'histoire de Suède en drames ou en comédies, mais qui, heureusement pour l'art et pour l'histoire, n'alla pas au-delà de sa cinquième pièce. Jean Messenius était un homme doué d'un grand amour pour le travail et d'une vaste érudition. Il eut une vie étrange et orageuse. Enlevé dans son enfance par les jésuites, conduit en Pologne, il ne revint dans son pays que seize ans après l'avoir quitté. Il était alors distingué déjà par ses connaissances ; il avait reçu solennellement le diplôme de docteur à l'université d'Ingolstadt. Charles IX le nomma professeur de jurisprudence à Upsal ; mais une querelle qu'il engagea avec quelques-uns de ses collègues le força d'abandonner sa place. Il revint à Stockholm, fut compromis dans une conspiration, et condamné avec sa femme et ses enfans à une prison perpétuelle. Il mourut dans la forteresse d'Ulaoborg, en 1687. À tra-

vers ses voyages, ses querelles et ses procès politiques, il trouva le temps de composer des drames, d'amasser des documens historiques et d'écrire. Il publia deux chroniques composées avant lui, et rédigea une histoire générale de la Scandinavie. Les huit premières parties de cet ouvrage renferment l'histoire de la Suède, depuis le déluge jusqu'à l'année 1612 ; la neuvième, l'histoire des saints et des apôtres du christianisme dans le nord ; la dixième, la chronologie des principaux évènemens arrivés chez les Finnois, les Livoniens, les Courlandais, chronologie qui remonte aussi jusqu'au déluge. La quatorzième partie, qui devait renfermer l'histoire des Ostrogoths en Scandinavie et en Espagne, n'a pas été trouvée. La quinzième est un abrégé de la chronologie de Suède, de Danemark et de Norwége, qui se termine à l'année 1616.

Àla même époque, Jean Loccenius publiait son histoire des rois de Suède, depuis Beron III jusqu'à Éric XIV. Les œuvres de Messenius et de Loccenius ont été pendant long-temps les seules sources auxquelles les étrangers avaient recours pour étudier l'histoire de Suède.

Le règne de Gustave-Adolphe, celui de Christine et celui de Charles X, furent un temps de gloire, de prospérité et de développement intellectuel. Les Suédois étaient sortis de leur pays. Ils étaient entrés en contact avec les populations de l'Allemagne, et ils rapportaient de leur croisade religieuse des idées toutes nouvelles et de nouvelles sources d'instruction. Christine avait fait de sa cour une sorte d'académie où elle appelait les savans étrangers. Elle allait souvent à Upsal assister aux cours des professeurs ; elle encourageait à la fois l'art et la science, la poésie et l'érudition. Ces témoignages de faveur qu'elle accordait aux

hommes de mérite, ne pouvaient manquer d'exciter autour d'elle une grande émulation. C'est le temps où les Suédois commencent à étudier les noms historiques de l'Islande, et cette étude fut poursuivie avec ardeur pendant plus d'un demi-siècle. Dès la première publication d'un de ces anciens documens, il y eut parmi les savans une sorte de commotion électrique qui les réveilla de leur indifférence, et leur fit comprendre toutes les richesses de ces archives Scandinaves si long-temps dédaignées. Alors Olaf Verelius et Olaf Rudbeck traduisent quelques-unes des principales sagas. Salanus, Olofsson, suivent leur exemple. Biœrnes rassemble, dans ses Nordiska Kœmpadater, les contes guerriers et romanesques du Nord. Peringskiœld publie la Heimskringda de Snorre, et Gœransson s'essaie à traduire l'Edda. Malheureusement cette étude, entreprise avec tant de zèle, ne fut pas dirigée comme elle aurait dû l'être. On adopta sans difficulté des sagas qui méritaient peu d'être publiées ; on employa des manuscrits incorrects, et on les traduisit négligemment. Puis les théories historiques de Jean Magnus avaient porté leur fruit, et les campagnes glorieuses de Gustave-Adolphe, le grand rôle que la Suède avait joué dans ses dernières guerres éveillèrent, au fond des cœurs suédois, un sentiment de fierté nationale que l'on voulait justifier par l'histoire. On trouva que commencer les annales de Suède à l'arrivée d'Odin, c'était trop de modestie ; que distraire de ces annales celles des Goths et des Lombards, c'était une puérilité. On remonta donc jusqu'à l'histoire grecque et jusqu'à la Genèse. Les généalogistes voulurent prouver la parenté des principales familles vivantes avec celles des anciens héros, et les antiquaires déclarèrent que le royaume de Suède était aussi vieux que le monde. L'évêque Bang écrivit une histoire ecclésiastique où il disait que les patriarches antérieurs au déluge avaient habi-

té la Suède. Gœransson établit une chronologie de rois, depuis l'an 2200 avant Jésus-Christ jusqu'à l'année 1749, et Rudbeck employa des trésors de science et d'érudition pour démontrer que la Suède était l'Atlantica de Platon.

Tandis que les philologues s'aventuraient ainsi dans ces grandes questions, quelques hommes moins ambitieux se bornaient à relater les faits les plus récens. Tegel écrit l'histoire d'Éric XIV, Werwing celle de Jean III, Norberg celle de Charles XII, Archenholt publie les Mémoires de Christine, et Puffendorf joint à son introduction générale l'histoire de Suède, en suivant, pour les temps anciens, le système de Magnus et de Loccenius.

Jusque-là il n'existait pas encore une histoire de Suède suivie et complète. Dalin entreprit cette œuvre importante. Il avait écrit un poème sur la Liberté suédoise, qui fit sensation. Les états du royaume, le voyant disserter si facilement sur les époques d'absolutisme et les époques de constitution, ne crurent pouvoir mieux faire que de lui confier le soin d'écrire l'histoire du pays. Ils lui donnèrent, pour ce travail, 2,000 ducats, et le poète se mit à l'œuvre. La partie la plus importante de ce livre est celle où il expose l'ancienne situation de la Suède. Celsius avait établi que les eaux de la mer Baltique diminuaient chaque année. Dalin adopta le même système. Il essaya de démontrer par là que les géographes latins ne s'étaient pas trompés quand ils avaient décrit la Scandinavie comme une île ; que la Suède avait été primitivement non-seulement une île, mais une réunion de plusieurs îles. À l'appui de ses assertions, il pouvait citer des faits assez notables, des espaces d'eau évidemment rétrécis, des noms anciens qui indiquaient un golfe ou un port, là où il n'y a plus ni golfe, ni

port, des rocs cachés autrefois sous les vagues et maintenant mis à découvert. Ce calcul géographique, qui anéantissait les fabuleuses théories des antiquaires du XVII siècle, causa une grande rumeur. Le monde savant se divisa en deux partis, et la question fut discutée de part et d'autre avec ardeur. Elle paraît être résolue aujourd'hui. Les observations des naturalistes de Suède, soutenues par celles d'un géologue célèbre, M. Lagell, ont démontré que Celsius et Dalin touchaient à la vérité. Les eaux ne diminuent pas comme Celsius l'avait dit, mais la terre s'élève à peu près d'un pouce chaque année. Dalin avait trouvé dans ce système topographique l'étymologie du nom de Suède. Comme cette contrée était de tout côté bordée par la mer, on l'appela Svea rike, de Siœrike (royaume de la mer). Mais il oublie que la Suède s'appelait anciennement Svithiod, lequel mot provient de Scythia, que Snorre Sturleson appelle aussi Svithiod-la-Grande. De cette terre de Svea rike sortirent, dit Dalin, les Sveves, qui envahirent la Souabe et la Suisse auxquelles ils donnèrent leur nom.

Toute cette question est traitée dans son livre d'une manière fort arbitraire, et il est obligé, pour la soutenir, d'avoir recours à des hypothèses peu probables. Le reste de son histoire est un récit facile, élégant, écrit avec une plume de poète, mais fort léger et fort superficiel. Les graces du style lui ont donné, pendant quelque temps, une certaine popularité. Les nouvelles études historiques plus sérieuses et plus approfondies, les remarques de Botin en ont fait voir le défaut radical.

Dans le même temps vivait en Suède un homme moins favorisé de la fortune que Dalin, moins adulé par la cour et par le public, mais plus grave et plus digne de confiance ; c'était Lagerbring. Il était l'ami de Langebuk, qui établit sur des bases solides

l'histoire de Danemark. Comme lui, il étudia les annales de son pays avec amour et persévérance. Il ne se borna pas à prendre çà et là les documens connus, les chroniques admises par le vulgaire ; il eut recours aux actes officiels oubliés dans les archives ; il les rechercha avec ardeur et les compulsa avec sagacité. On peut lui reprocher de s'être laissé séduire dans les commencemens de son ouvrage par des traditions trop vagues et trop équivoques ; mais, une fois arrivé au moyen-âge, il marche en toute sûreté. C'est un historien indépendant et consciencieux qui éclaire à chaque pas la route obscure de ses devanciers, corrige leurs erreurs, et dédaigne de flatter comme eux l'orgueil des familles nobles. Les faits nouveaux qu'il rapporte prouvent l'étendue de ses études. Malheureusement il n'a pu achever le grand travail auquel il avait dévoué toute sa vie. Il est mort laissant une œuvre inachevée, un monument debout sans chapiteau.

Olaf Celsius était le contemporain de Dalin et de Lagerbring. Il écrivit une histoire de Gustave Wasa et d'Éric XIV, histoire exacte et sans prétentions, qui fut chérie du public, et que l'on aime à relire encore.

En 1792, Gustave III fonda l'académie des lettres et de l'histoire. Cette académie met des questions au concours, distribue des prix, publie des mémoires. Elle s'est illustrée par plusieurs travaux. Rosenhane, Hallenberg, Engestrœm, ont inséré dans le recueil de ses mémoires des dissertations historiques dignes d'être étudiées. F. Faut était un des principaux membres de cette société. Il tenta de publier l'histoire de Lagerbring et publia des leçons sur l'histoire générale de Suède. C'était évidemment un homme instruit, mais il n'avait ni assez de pénétration pour choisir les faits essentiels, ni assez d'esprit philosophique pour les ju-

ger. C'est un historien d'un ordre inférieur qui préfère l'anecdote à la réflexion, et n'a pas même le talent de la raconter avec grace. Ses livres n'ont jamais pu avoir aucune popularité ; ils ne sont consultés aujourd'hui que par un petit nombre de personnes. Cependant on doit rendre justice au zèle avec lequel il chercha à propager autour de lui le goût des études historiques. C'est lui qui enseigna l'histoire pendant plus de trente ans à l'université d'Upsal ; c'est lui qui a eu l'idée de publier cette belle collection des annales de Suède, continuée par les soins de MM. Schrœder et Geiier.

Toutes ces études historiques, commencées si tard, développées si lentement, ont fait de grands progrès dans les derniers temps. L'Allemagne et le Danemark avaient donné l'exemple de la critique appliquée à l'érudition ; la Suède l'a suivi. Les philologues ont recommencé les travaux entrepris avant eux, et la publication des textes a été faite avec plus de méthode et de rectitude. Les antiquaires, moins ambitieux que ceux du XVII siècle, ont posé sur une base plus sûre l'étude des monumens. La Suède est la contrée du nord où l'on trouve le plus de monumens tumulaires, d'inscriptions runiques. La demeure des dieux était dans l'Upplande, et quand on parcourt cette province, quand on aperçoit sur la colline et dans la vallée ces pierres sépulcrales debout au milieu des sillons, on dirait que tous les guerriers ont voulu être enterrés là, comme pour être plus près du dieu qui les guidait sur le champ de bataille.

M. Siœborg a publié une collection fort curieuse de ces monumens. M. Liliegrenn a écrit sur les runes du Nord l'un des livres les plus élémentaires et les plus complets qui existent. Il a recueilli dans son Diplomatarium les premiers documens de l'his-

toire, les bulles des papes, les lettres des évêques, les ordonnances des rois. La première pièce de cette collection est le bref du pape Pascal I, publié entre l'année 817 et 824, pour protéger l'évêque Ebbo, qui avait pris la résolution de venir prêcher le christianisme dans le Nord. Le premier document ecclésiastique écrit en suédois est une lettre de donation faite en l'année 1277, par l'évêque Ketil, à un couvent de Finlande. Le premier document royal écrit dans la même langue est une lettre de donation du roi Magnus aux moines d'Enkœping. Elle date de 1278. Jusque-là tout est écrit en latin.

M. Liliegrenn n'est pas le premier qui ait eu l'idée de rassembler ces pièces officielles, si importantes pour l'étude de l'histoire. Avant lui, Hadorph, Peringskiœld, Broemann, avaient entrepris un ouvrage du même genre, et Fant avait écrit une dissertation pour en faire sentir la nécessité. Liliegrenn est le premier qui ait réalisé ce désir de plusieurs savans. Il est mort, laissant un musée d'antiquités qui renferme plusieurs choses curieuses et des notices archéologiques importantes, mais malheureusement inachevées. La science a perdu en lui un disciple patient et laborieux, un esprit doué d'une grande pénétration. Son Diplomatarium n'est pas fini ; il ne va que jusqu'à l'année 1310. Un jeune savant qu'il avait associé à ses travaux, M. Hildebrand, doit le continuer.

M. Afgelius a traduit avec un rare talent l'Edda de Sœmund. Plusieurs autres savans ont traduit ou dicté textuellement quelques-unes des principales sagas islandaises.

Une société d'hommes instruits publie un recueil de lettres, d'ordonnances anciennes et modernes, de documens relatifs à

l'histoire de Suède. Le gouvernement a prêté son appui à cette entreprise, qui devient d'année en année plus intéressante.

Un prêtre de la Scanie fouille dans la riche bibliothèque des comtes de La Gardie, et en extrait un grand nombre de pièces manuscrites très curieuses à connaître.

C'est dans ces derniers temps aussi que Warmholtz a publié sa Bibliotheca svengothica, c'est-à-dire son catalogue de tous les livres qui ont paru sur l'histoire de Suède. C'est une œuvre d'une merveilleuse érudition, une œuvre de science et de critique, qui souvent résume en quelques lignes toute une question, et démontre très judicieusement le défaut ou le mérite des historiens. Ce catalogue remonte jusqu'aux temps anciens et s'arrête au commencement du XVIII siècle. M. Wiborg l'a continué, mais son travail n'a pas été publié.

Les naturalistes aussi se sont mis à l'œuvre. Il est une partie de l'histoire de Suède qui ne peut être expliquée que par eux, c'est celle qui est antérieure aux traditions écrites. Les sagas qui racontent les migrations d'Odin parlent confusément des peuples qui habitaient avant lui la Scandinavie. M. Nilsson, professeur d'histoire à l'université de Lund, a cherché à démontrer, par les instrumens de chasse et de pêche, quelles devaient être les mœurs de ces peuples, en même temps que par l'étude des crimes il cherchait à démontrer, comme M. Eschricht en Danemark, à quelle race ils appartenaient. Mais il n'a fait qu'indiquer encore son système. Il est nécessaire d'attendre la continuation de son ouvrage pour le juger.

Le temps et l'étude ont formé ainsi en Suède une école historique sérieuse, savante, dégagée des préventions nationales qui

existaient avant elle, cherchant la vérité avec zèle et la proclamant avec loyauté.

Trois hommes entre autres se sont distingués dans cette école ; ce sont MM. Fryxell, Strinnholm et Geiier.

M. Fryxell est un écrivain habile, élégant, qui fait aimer l'histoire par l'art avec lequel il la raconte. Nul historien suédois n'a su donner tant de couleur à son récit. Nul ne sait mieux que lui saisir l'individualité d'un personnage, le côté le plus saillant d'un fait, le point de vue le plus dramatique d'une époque. Quand il en est aux anciens temps, il répète les chroniques populaires avec abandon et naïveté, comme s'il les avait entendues un soir d'hiver sous le toit de quelque vieux conteur. Quand il arrive à l'époque moderne, il a le talent de mettre en relief tout ce qu'il y a de poétique dans les annales qu'il retrace. Il n'analyse pas, il peint. Si, comme il est aisé de le croire, il a voulu, en écrivant son ouvrage, populariser l'histoire, on peut dire qu'il a parfaitement réussi, car son ouvrage est fort répandu et recherché de tout le monde.

M. Strinnholm est un écrivain d'une nature plus grave et plus réservée, un de ces hommes d'étude qui, ayant compris leur vocation, se tracent une route déterminée et ne s'en écartent plus. Il a montré qu'il était dévoué à l'histoire par la ténacité avec laquelle il a poursuivi ses recherches, malgré le peu d'encouragemens qu'il obtint d'abord, malgré les obstacles de fortune qui durent plus d'une fois l'arrêter. Il composa, en 1819, une histoire de la Suède sous la domination des Wasa. Plus tard il sentit le besoin de remonter à l'origine de la monarchie, et publia, en 1834 et 1836, deux volumes qui lui ont fait beaucoup d'honneur dans le monde savant.

Le premier renferme une dissertation très détaillée et très complète sur les premières notions relatives à la Scandinavie, sur les migrations des peuples du Nord, sur leur mythologie, et une histoire de Suède depuis l'arrivée d'Odin en Upplande jusqu'au XI siècle, c'est-à-dire jusqu'au christianisme. Un des chapitres importans de ce livre est celui qui traite de la constitution et des lois de la Suède au temps du paganisme : c'était une question très confuse, que M. Strinnholm a considérablement éclaircie.

Dans le second volume, il raconte les expéditions et les mœurs des Scandinaves, leurs conquêtes au Midi et leurs courses sur les mers du Nord. M. Depping avait déjà traité ce sujet dans un livre dont les critiques danois ont eux-mêmes loué le mérite. L'historien suédois, en revenant sur les mêmes faits, a su leur donner un nouveau développement par une étude plus vaste et plus approfondie des sources islandaises.

M. Strinnholm a un talent remarquable d'exposition, un style clair, facile, parfois un peu prolixe. Il ignore l'art de resserrer les évènemens pour leur donner plus de force. Il suit pas à pas son sentier d'érudit, compulsant, annotant, rapportant avec bonne foi ce qu'il a appris, et jetant çà et là un jugement vrai. Il ne dramatise pas son histoire, il raconte ; sa narration est lente, mais sûre et fidèle.

Le public a témoigné dans les derniers temps une faveur toute particulière à cet écrivain, et le roi vient de lui accorder une pension. Il poursuit maintenant avec plus de résolution que jamais ses recherches patientes et consciencieuses ; son œuvre ne se fera pas vite, mais elle se fera. C'est un de ces fils dévoués de la science, que la mort seule peut arrêter dans leur dévouement.

M. Geiier a, comme Fryxell, les qualités brillantes de l'écrivain, et, comme Strinnholm, l'érudition acquise par de longues études. Il a de plus le coup d'œil vif et pénétrant, qui embrasse d'un regard toute une série d'idées, la sagesse de l'homme pratique qui résume les faits, et l'esprit du philosophe qui en tire les conclusions. Son style est mâle, concis, éloquent ; il y a en lui une énergie comparable à celle de Tacite, et il possède cette austère probité que Quintilien recommande aux orateurs, et qui devrait être surtout le partage des historiens. Dès ses premiers travaux, il s'est élevé au dessus de ceux qui l'avaient précédé en Suède ; il mérite d'être mis à côté des meilleurs historiens de France et d'Allemagne.

Éric Geiier est né le 12 janvier 1783, dans la province de Wermelande. Il passa ses premières années dans cette solitude de la campagne qui donne à certaines ames une sorte de sève poétique qu'elles ne trouveraient pas dans les grandes villes. À l'âge de seize ans, il entra comme étudiant à l'université d'Upsal, puis il revint dans sa famille, sentant le besoin de se créer une carrière et ne sachant encore laquelle il choisirait. Une circonstance qui d'abord l'affecta péniblement, décida de sa destinée. Comme il n'avait pas de fortune, il avait pensé à entrer dans quelque maison riche en qualité de précepteur. Un ami de son père essaya de lui procurer une place. Mais quand il eut énuméré les vertus de son protégé, les personnes auxquelles il s'adressait répondirent qu'elles avaient pris des renseignemens ailleurs, et qu'on leur avait représenté le jeune étudiant comme un étourdi.

Geiier a lui-même raconté, avec une aimable naïveté, ce premier échec qui amena son premier succès. Je ne peux résister au

plaisir de citer son récit : c'est une des plus jolies pages de biographie que je connaisse.

« Quand on eut formulé, dit-il, ce jugement sur moi, je compris pour la première fois ce que veut dire bruit et renommée. Je me crus perdu dans l'opinion du monde, et je brûlai du désir d'effacer la réputation inattendue qu'on venait de me faire, en m'en créant une meilleure. Je pris la plume et j'écrivis mon éloge de Sten Sture l'ancien, pour l'académie suédoise (1808). Ce travail se fit très mystérieusement. Lorsque l'idée me vint de concourir, je ne savais pas même quel était le sujet proposé par l'académie. Mais il devait se trouver dans les journaux de Stockholm qui, après avoir fait le tour de la paroisse, revenaient au presbytère. Par une soirée du mois d'août, je m'en allai au presbytère en rêvant, et j'inventai un prétexte pour prier le prêtre de vouloir bien me prêter les feuilles de l'année. Il prit, dans un vieux tiroir de table, parmi des croûtes de pain et des croûtes de fromage, je ne sais combien de numéros incomplets. Heureusement j'y trouvai ce que je cherchais. En m'en retournant à la maison de mon père, je sentais déjà l'influence d'une conception littéraire. Ces journaux me pesaient dans les mains, et toutes mes idées étaient en mouvement. Tandis que je m'abandonnais à mes premiers rêves, j'errais dans les ombres du soir, et j'allais me heurter contre les pierres et les buissons. La nuit je ne pus dormir. Le jour suivant je lus avec anxiété dans un volume dépareillé de Dalin ce qui se rapportait à mon héros. C'étaient là toutes mes sources historiques. Je ne me rappelle pas avoir fait de lecture plus pénible, et pourtant il fallait en extraire le suc le plus pur de l'éloquence académique. C'était une terrible tâche. Grâce au ciel, l'ancien administrateur du royaume de Suède n'en a rien su dans sa tombe. Après avoir long-temps combiné mon œuvre, il s'agissait de

l'écrire, et ce n'était pas une petite difficulté, car il fallait avoir du papier, et mon père avait à cet égard des habitudes sévères d'économie. J'avoue que je dérobai tout ce qui m'était nécessaire, puis je cachai mon larcin dans une niche vide pratiquée dans le mur. Ce fut là aussi que le discours s'en alla feuille par feuille à mesure que je l'écrivais. Il n'était pas facile non plus de travailler en secret dans une maison où nous savions tous ce que chacun de nous faisait. Enfin j'arrivai à mon but sans mettre personne dans ma confidence, et la main tremblante, le cœur palpitant d'émotion, un beau jour j'enfermai pour la dernière fois dans l'armoire obscure mon œuvre copiée, cousue, scellée et prête à partir le lendemain pour le Parnasse. Je ne pouvais l'inscrire dans notre livre de poste sans éveiller l'attention. Mais le soir, tandis que notre ménagère était loin, je pris sa clé, je glissai mon discours dans la boîte. Le lendemain de bon matin je m'en allai à la poste voisine et mon paquet partit.

« Je passai l'automne au sein de ma famille. Au commencement du mois de décembre, je lis un jour, dans les feuilles de Stockholm, que l'auteur du discours sur Sten Sture, portant pour épigraphe : Non civium ardor prava jubentium, est invité par le secrétaire de l'académie à se faire connaître. Ma sœur me demanda pourquoi le rouge me montait au visage tandis que je lisais le journal. J'ignorais si cette invitation était d'un bon ou d'un mauvais augure, et je répondis à ma sœur avec un mélange de crainte et d'espoir. Le jour suivant, je reçus une lettre du gouverneur de la province, qui m'annonçait que l'académie m'avait décerné un grand prix. Je me précipitai, la lettre ouverte à la main, dans la chambre de mes parens, et tous restèrent muets de surprise. Ma bonne mère me serra sur son cœur, mes frères et mes sœurs m'embrassèrent, et tous les amis de notre maison se réjouirent.

Celui qui s'était déclaré mon protecteur s'en alla chez un frère, posa une chaise sur la table, s'assit sur la chaise et proclama à haute voix mon triomphe. Mon père, je m'en souviens, ne m'avait jamais fait aucune caresse. Nos rapports avec lui, quoique pleins d'affection, étaient trop respectueux pour admettre l'épanchement. Ce jour-là, dans un moment où nous nous rencontrâmes par hasard, il étendit la main et la posa sur ma poitrine. Jamais nul témoignage de tendresse, nul succès ne m'a autant ému. Aujourd'hui encore je ne peux y songer sans attendrissement. »

L'année suivante, Geiier vint à Stockholm, et entra dans l'intimité de plusieurs hommes de distinction. Puis il prit un nouveau grade à l'université et voyagea en Angleterre. En 1810, il fut de nouveau couronné par l'académie. En 1811, il devint l'un des membres les plus actifs de la société de l'Iduna, qui publiait un journal dans le but de réveiller le goût de l'ancienne littérature scandinave et des anciennes chroniques. Geiier inséra dans ce recueil quelques poésies qui peuvent être mises au nombre des plus belles œuvres poétiques de la Suède. Il rendit un autre service en publiant, avec M. Afgelius, le recueil des chants populaires. L'introduction mise en tête de ce recueil est un morceau critique d'une grande portée. En 1815, il fut nommé professeur d'histoire adjoint à l'université d'Upsal, puis professeur titulaire, et, dès cette époque, chaque année de sa vie a été marquée par quelque travail important.

Son grand ouvrage sur les chroniques de Suède fut publié en 1825. C'est là qu'il a recueilli le fruit de ses études ; c'est là qu'il a montré toute sa sagacité d'historien. Il est remonté aux sources les plus lointaines et les moins connues ; il les a exposées, analysées, jugées avec une élévation d'esprit et une clarté d'aperçu qui

laisse peu de place à la critique. Tout ce livre est un tableau sérieux, animé, complet, de l'ancien état de la Suède, de sa situation géographique, de ses lois, de ses mœurs, des indices primitifs de son histoire, des traditions poétiques et religieuses qui l'ont illustrée. M. Geiier voulait faire le même travail pour l'époque païenne et les époques suivantes ; mais il s'est aperçu qu'il l'avait pris sur une trop grande échelle. Il l'a abandonné, et il est à craindre qu'il ne puisse le continuer. En 1832, il publia le premier volume d'une histoire du peuple suédois, qui bientôt fut suivi de deux autres. Mais cet ouvrage s'arrête à la mort de Christine. La Suède n'a point encore eu son histoire complète, et, s'il est un homme dont elle doive surtout la désirer et dont elle ait le droit de l'attendre, cet homme est Geiier.

X. Marmier.

Atlantica ou Manheim. Tableau du culte du soleil, de la lune et de la terre ; comment ce culte a commencé en Suède parmi les habitans des bords de Kimmi ; comment il s'est répandu dans la plus grande partie du monde : toutes choses démontrées par les historiens étrangers, ainsi que par les nôtres, et par d'anciens récits énigmatiques dont on n'avait pas encore trouvé l'explication jusqu'à présent. À ce tableau est jointe la preuve que, d'après le cours du soleil et de la lune, les diverses phases de l'année ont été calculées ici plus tôt que partout ailleurs, et plusieurs autres choses remarquables qui étaient restées jusqu'à ce jour entièrement inconnues. Tom. II, Upsal, 1689, 672 pages.

Atlantica ou Manheim. Description de l'écriture primitive de nos pères sur la pierre, sur le bois, sur la peau. Temps où elle a commencé. Nombres d'or pour chaque année. Origine et signification de nos signes astronomiques. Comment ils sont parvenus

aux Grecs et aux Latins. Les six premiers âges après Noë. Première organisation de notre monde atlantique. Migrations et guerres sous Saturne ou Borée et sous son fils Jupiter ou Thor. Expéditions dans la Scythie indienne et dans la Phénicie, ou terre de Judée. De nos Scythes, de nos Phéniciens, de nos Amazones, et de plusieurs curieux problèmes dont on avait ignoré le sens jusqu'à présent. Tom. III. Upsal, 1698, 762 pages, imprimé à deux colonnes, le latin d'un côté et le suédois de l'autre.

Le quatrième volume fut mis sous presse en 1702. Il n'y en eut que trois feuilles imprimées. Le 16 mai, un incendie consuma l'imprimerie, le manuscrit de l'auteur et un grand nombre d'exemplaires du troisième volume.

Le premier volume a été réimprimé en 1679. En 1696, on en publia en Allemagne une autre édition, mais en latin seulement.

Un libraire de Rotterdam annonça, en 1726, une nouvelle édition de ce célèbre ouvrage. Son projet ne fut pas mis à exécution.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Mouvement_des_%C3%A9tudes_historiques_dans_le_Nord. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.